

Sur l'autrice

Madame Nielsen est une artiste totale, romancière, artiste, performeuse, compositrice, chanteuse multigenrée.

Née au Danemark en 1963, elle a été baptisée sous le nom de Claus Beck-Nielsen. Elle est morte sous cette identité en 2001, et a organisé ses obsèques, pour renaître sous les traits de Madame Nielsen en 2013. Pionnière du biographisme performatif et de l'autofiction scandinave, elle fait aussi partie du groupe The Nielsen Sisters, qui a sorti cinq albums et se produit à travers l'Europe et l'Amérique. Nominée trois fois pour le Prix de littérature du Conseil nordique, son œuvre littéraire est traduite en neuf langues.

De la même autrice

L'été infini, Notabilia, 2017

LAMENTO

Un roman d'amour

Madame Nielsen

LAMENTO

Un roman d'amour

Traduit du danois par
Jean-Baptiste Coursaud

NOTAB/LIA

Les citations aux pages 25 et 163 sont extraites de *Ci-vi-li-sa-tion – Une double inflammation du réel*, Claus Beck-Nielsen, traduit du danois par Terje Sinding, Presses universitaires de Caen, Caen, 2001. (N.d.T.)

Ouvrage publié avec le soutien
du Danish Arts foundation.

© 2020 by Madame Nielsen
Titre original : *Lamento*
First published by Grif

© Les éditions Noir sur Blanc, 2023,
pour la traduction française.

© Visuel : Paprika
ISBN : 978-2-88250-863-8

*Lorsque nous serons portés, portés en terre,
que nos fautes, nos fautes ne troublent ton cœur ;
souviens-toi, souviens-toi de nous, mais, ah ! oublie notre destin.
Souviens-toi de nous, mais, ah ! oublie notre destin.*

I

« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »
crie le client au dealer
à moins que ce ne soit plutôt au néant
aux affres aux ténèbres
là-bas, au cœur de la nuit
dans la solitude des champs de coton
« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »
je l'ai entendu, le grand maître de la chair et des pédés
Patrice Chéreau, il savait ce dont
il parlait, ce qu'il savait
ce qu'il ne savait *pas*, ce qu'il devait taire
« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »
je l'ai entendu, bestial,
en bas, dans la lumière voilée
du projecteur sur la scène
qui n'était pas une scène
mais le sol recouvert de sable
d'un vieil entrepôt industriel immense

un désert intérieur
je l'ai entendu, et je les ai vus danser
synchrones comme des marionnettes en flammes
et j'ai retenu mon souffle, et je le retiens encore
aujourd'hui plus qu'il y a vingt ans je sais
qu'il existe un amour qui dévore les âmes
il existe un amour aussi
calme et lent que la taupe
qui jamais ne voit la lumière du jour
et vient seulement au monde longtemps
après que le feu, appelé amour par certains
alors qu'il est seulement
possession, folie, orgasme de l'âme
est éteint
il existe un amour qui n'existe que
sous la forme d'une projection
d'une langueur, d'un espoir
il existe un amour qui n'existe que
lorsque ensemble on a traversé
le bûcher de l'élan amoureux
et après lui le désert
et après lui la haine, qui dure
des années, parfois des décennies
et qu'on a atteint l'autre côté de la résignation
quand vous n'espérez plus, ni
ne croyez ni ne savez, alors
là seulement
vous pouvez aimer

« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »

Nous étions assis sur les gros blocs de pierre, à l'ombre, au pied de la muraille du théâtre antique d'Orange, peut-être étions-nous allés faire un tour à l'intérieur, auquel cas je l'ai oublié, cela remonte à plus de vingt ans ; les cloches de la grande cathédrale grise en granit venaient de sonner une ou deux heures, la ville baignait dans une douce torpeur caniculaire, les rues étaient quasi désertes, les volets fermés aux habitations des rues exigües, les lourds rideaux de fer baissés aux devantures des commerces, un chien sommeillait dans l'ombre projetée par le café. Au lever du soleil, sur le coup de cinq heures ou cinq heures et demie, nous avons quitté la maison du petit village perché à flanc de coteau, à l'allure de nid d'hirondelles, dépourvu de fenêtres et pauvre d'apparence, du moins observé depuis l'ubac tombant sur la route, étroite et rebutante, qui partait en lacets de la vallée, grimpait au gré d'une côte raide et continuait à travers une ceinture boisée jusque dans les montagnes quasi dépouillées, alors que de l'autre côté, vers le sud-est et la plaine qui s'étend, plate et

fertile – ici et là se dresse une éminence rocheuse coiffée d'un village et prolongée par la flèche d'un clocher –, semblable à une mer verdoyante pétrifiée, sur quarante kilomètres jusqu'au pied du mont Ventoux, s'ouvraient les maisons en pierre, grises et humbles vues du nord, pareilles à des palais érigés sur cinq niveaux, pourvues de terrasses et de jardins suspendus, de cascades de forsythias jaunes qui dévalaient le versant de la montagne comme de l'écume.

La maison où nous habitions était l'une des plus grandes du village, grise, lugubre, en granit, dans le fond beaucoup trop spacieuse pour nous avec ses quatre étages, nous n'utilisions guère que la chambre à coucher, qui me servait également de bureau et était située tout en haut, comme une espèce de cinquième étage, avec des portes-fenêtres et une vue panoramique sur la vallée, ainsi que la salle à manger au rez-de-chaussée, qui ressemblait davantage à une grotte, froide et sinistre même à la mi-journée, où, sur une chaise de camping blanche, il s'asseyait dans la pénombre à l'extrémité de la grande table foncée en bois laqué et regardait ses feuilles de papier puis la terrasse et enfin le gouffre. Ce séjour tenait lieu de voyage de noces, la maison appartenait à un riche médecin suisse âgé, domicilié à Bâle, où aucun d'entre nous n'était jamais allé et n'irait d'ailleurs jamais, mais pendant les trois semaines que nous avons passées là-bas, nous nous sommes éloignés l'un de l'autre à la vitesse de la lumière, de la pensée, ou peut-être plutôt de l'inattention. Nous ne nous sommes croisés qu'une seule fois, au bout de

la nuit, la dernière, où la vallée dans son entier, mais aussi la plaine et « le mont chauve », le Ventoux de Pétrarque, était illuminée par des éclairs aveuglants d'un blanc magnésium, où le tonnerre roulait et la pluie tombait avec une férocité inouïe, destructrice, les écluses du ciel s'ouvrant, décrochant des blocs rocheux, déracinant les arbres, un déluge comme seul le Sud en connaît et qui n'a lieu que tous les sept ans, quand la terre est desséchée et les animaux – oiseaux, chèvres, bétail, chats, chiens et même les chevaux – gisent de part et d'autre du paysage, tels des cadavres, avec les côtes et les os qui jaillissent de la peau, rigides comme des épines – c'est là que nous t'avons conçue.

« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »

Dans le courant de l'après-midi, nous extrayant de notre somnolence, nous nous sommes levés du bloc de pierre, à moins qu'il ne se soit agi d'un simple banc à l'ombre de la muraille entourant le théâtre, nous avons traversé la ville qui se réveillait lentement, nous avons rejoint la gare et pris un train pour la gare de Lyon puis, de là, un RER jusqu'à Houilles où vivait une amie qu'il connaissait de ses années d'adolescence. Celle-ci, Sabine, outre qu'elle travaillait comme technicienne à TF1, occupait seule un petit appartement dans un immeuble neuf et, histoire de nous faire plaisir, en guise de cadeau de mariage, elle nous avait cédé la chambre à coucher,

s'installant quant à elle un matelas dans le salon. Nous avons posé nos sacs à dos, pris une douche et, après être sorti de la salle d'eau, il a jeté la serviette – blanche, je m'en souviens – sur un lampadaire d'intérieur posé dans le coin à côté du lit et dont l'ampoule était allumée, il était presque minuit, nous avions voyagé toute la journée, nous avions faim, nous sommes entrés dans le salon équipé d'un coin-cuisine où il a posé des casseroles sur les plaques et s'est mis à touiller, sans cesser de discuter avec elle en français, je ne comprenais que quelques mots, ils parlaient de leurs amis d'alors, Frank et Jean-Marie, j'étais censée faire leur connaissance le lendemain soir mais je ne les ai jamais rencontrés. Soudain, une odeur de brûlé s'est répandue dans la pièce, qui ne venait pas de la nourriture. Lorsque j'ai ouvert la porte de la chambre à coucher, elle était en flammes. Les deux autres m'ont rejointe, se sont postés derrière moi, silencieux, sidérés, grisés comme seuls grisent le feu et la destruction. Viens, a-t-il dit en prenant ma main pour la dernière fois, il a ouvert la porte de l'entrée et m'a emmenée à reculons dans l'escalier. Nous nous sommes accroupis quelques marches plus bas, d'où, ainsi recroquevillés, nous avons à travers les ouvertures de porte scruté le feu qui *rugissait* comme un gros animal, brûlait le visage, asséchait les globes oculaires, et elle, Sabine, toujours une jeune fille, elle venait d'entrer dans la trentaine, qui poussait des geignements (on aurait cru entendre une berceuse, une prière), puis, comme en transe et les mains tendues, qui s'est engouffrée

dans les flammes pour essayer de sauver des objets de famille, une commode ainsi qu'un secrétaire gros et lourd, tous deux hérités de ses grands-parents ou arrière-grands-parents originaires de Normandie, elle s'est bientôt réduite à une ombre frêle et vacillante dans les flammes, une petite voix et désormais un gémissement, et enfin elle a disparu.

– Je t'aime, a-t-il chuchoté
mais c'était déjà trop tard

Tu lui ressembles. Je ne vous comprends pas. Vous êtes des animaux de nuit, si rapides ; sans transition tu es déjà loin devant, impondérable, aussi nerveuse qu'une biche ou qu'une flammèche qui cavale par-delà le monde, qu'un poisson d'argent, je n'arrive pas à te suivre, il suffit que je cligne des yeux pour que tu sois déjà ailleurs, oh, je ne comprends pas qu'on puisse aimer quelqu'un avec autant de fureur, j'ai la sensation de ne pas t'avoir encore donné naissance, nous formons toujours une seule et même chair mais sept sens dont je ne possède qu'un, tu es un monde auquel je n'ai pas accès, je ne vois jamais la nuit et pourtant c'est là-bas que tu vis, qu'est-ce que tu y fais ? Je me réveille avec la lumière, j'ai une telle *envie* du jour, du point du jour, de ce lent passage, le commencement de toute chose, mais vous ne le supportez pas, à croire que vous vous brisez avec la lumière. Je voudrais tant t'aider, te libérer, te pardonner, hein ? Tu es l'innocence même, c'est *nous*, lui et moi, qui devrions

porter la culpabilité. J'ai toujours pensé que la nuit n'existe pas durant la journée, elle n'est même pas possible, ou alors seulement en nous, nous pouvons nous représenter la nuit en plein jour, en pleine lumière ; le matin où je t'ai donné naissance, où il t'a soulevée pour te poser sur moi et où je t'ai tenue entre mes mains pour la première fois, comme quelque chose de tout à fait étranger, qui était toujours moi, où je t'ai regardée dans les yeux, tes yeux qui n'avaient encore rien vu, là je l'ai vue, la nuit, l'obscurité du monde, car quand la lumière jaillit, la nuit, la peine, toute cette histoire et toute cette horreur que nous avons faite, se rétractent en toi.

Soudain les pompiers nous entourent, mais aussi le père et la mère de Sabine, la pression de la chaleur a explosé les fenêtres, ça crisse et ça craque sous nos pieds tandis que, descendus dans la rue, au creux de cette nuit de début d'été, nous regardons le halo jaune des gyrophares de l'ambulance balayer les visages. Puis l'ambulance est déjà partie, mais nous sommes toujours à côté des parents, de purs étrangers, ils n'ont aucune idée de qui nous sommes, d'où nous venons, ils ne nous ont jamais vus, moi en tout cas, nous ne savons ni quoi dire ni quoi faire de nous avec nos visages rougis et parcheminés, nos sacs à dos à moitié fondus. Les pompiers s'affairent toujours bien que l'incendie soit visiblement éteint, au-dessus de nous, à hauteur du troisième étage, la façade en briques rouges bâille en révélant deux grottes noircies par la suie desquelles

la fumée continue de s'évaporer à la verticale comme si elle sortait de la bouche de fumeurs, non pas seulement de la chambre à coucher mais aussi du salon, de l'appartement dans son entier, toute une vie est réduite en cendres, la nuit de début d'été dégage des relents acides de décombres carbonisés encore humides. Que sommes-nous censés dire ? Ils devraient nous maudire, nous hurler à la figure, nous battre comme des bêtes, or ils ne disent rien, ils restent à côté de nous, ces deux beaux Parisiens plus âgés habitant Maisons-Laffitte, elle pieds nus dans des espadrilles et en robe de chambre à fleurs sous un manteau bleu marine, lui habillé de pied en cap comme s'il était prêt à partir au bureau : chemise, veste, pantalon et souliers brillants. Et là ils font l'impensable, je ne leur pardonnerai jamais. Ils disent, *il* dit, que nous devons les accompagner chez eux. Venez, dit-il en ouvrant la portière ; nous nous asseyons sur la banquette arrière, deux grands enfants avec sur les genoux nos sacs à dos qui sentent le plastique fondu. Ils s'installent à l'avant, comme s'ils étaient nos parents, papa au volant, maman à côté de lui, et ils nous emmènent chez eux.

Pourquoi ne sont-ils pas partis avec l'ambulance, ne serait-ce que l'un d'eux ? Pourquoi nous a-t-il emmenés chez eux et s'est-il garé sous les lilas, devant une vieille demeure bourgeoise imposante où la lumière était toujours allumée dans la cuisine, dans le vestibule et dans une pièce au premier étage, nous a fait entrer et nous a montré, cordial, à voix

basse, l'endroit où nous pouvions poser nos sacs, la chambre où nous pouvions dormir (dormir, comment pourrions-nous jamais dormir de nouveau), la salle de bains, le réfrigérateur « au cas où vous auriez faim » (comme s'il savait d'ores et déjà que nous n'avions pas eu le temps de manger les légumes et le riz qu'il était en train de mélanger et qui avaient à coup sûr brûlé avec un petit chuintement tout aussi silencieux au fond de la casserole, laquelle avait ensuite fondu sur la gazinière, laquelle à son tour avait explosé et, de même que le reste de la vie de Sabine, s'était volatilisée dans les ténèbres), cependant que la mère, après avoir appelé un taxi, mettait des affaires dans une sacoche et s'apprêtait à partir pour l'hôpital ? Seule. Jamais je ne le leur pardonnerai.

Certains matins je me lève dès quatre heures, juste avant que l'obscurité ne s'éclaire, pour tout engranger, le commencement de toute chose. Je mets ma robe de chambre, j'enfonce mes pieds dans mes sandales, je me faufile dans la cuisine, je fais chauffer l'eau pour préparer le café. Je verse le café dans la Thermos orange, elle m'a suivie au fil de ces années, au gré de deux mariages et jusqu'à ce que je me sois ouverte au monde, je prends la tasse dans l'autre main, j'emporte le tout ici et je m'assieds. Je n'ai encore aucune pensée, je ne suis que vigilance, j'écoute la lumière, je ne sais pas d'où elle vient mais au bout de quelques heures je me sens infiniment fatiguée et immatérielle. Et puis c'est tapi là, si j'ai de la chance : un petit paragraphe, une ébauche,

un mouvement d'une étonnante vitalité n'ayant pas encore tout à fait trouvé sa forme, une forme qui doit toujours être rectifiée, raturée, qui doit retrouver sa place, mais c'est uniquement un cadeau supplémentaire auquel j'ai hâte de m'attaquer ; toujours est-il qu'à présent il est là, le mouvement, le canevas, ou quel qu'il soit d'ailleurs, un autre petit retournement dans le grand récit qui nous est consacré, et c'est déjà suffisant, je peux me lever et me lancer dans cette journée. Et quoi qu'elle daigne m'apporter, je peux le porter, même tes ténèbres, pour autant que tu m'en donnes la permission.

Les nuits dans la chambre chez ses parents, dans le lit où elle avait certainement dormi quand elle était enfant et habitait encore à la maison, nous restions éveillés, le visage brûlant et les yeux aussi secs et raboteux que des billes de verre, incapables de pleurer ou de faire l'amour ni même de les fermer, comme si nos paupières s'étaient figées sur ces billes, nous étions couchés l'un à côté de l'autre et, le regard rivé au plafond, nous écoutions le silence, cette paix impitoyable qui règne dans le monde quand l'horreur vient de se produire. Je ne me souviens pas des journées mais seulement du repas du soir, le dîner, servi autour d'une table ronde dans la salle à manger, quatre êtres taciturnes retranchés dans leurs coins du monde respectifs, la nappe blanche, le service blanc, et par-dessus non pas une pizza achetée à la station-service du coin ou bien livrée à domicile, mais du lapin en gelée,

fait maison, que la mère venait de sortir du réfrigérateur et qu'elle accompagnait de pommes de terre nouvelles ainsi que d'une salade verte en entrée – si nous buvions du vin ? très certainement, c'est impardonnable et pourtant c'est vrai, nous buvions du vin blanc, frais (mais sans trinquer, sans un mot), nous étions obligés pour ne pas nous mettre à crier.

Ça n'a duré que quelques jours et pourtant ça a fait l'effet d'une vie entière, d'une enfance supplémentaire, où nous n'étions pas seulement des amants mais aussi frère et sœur, comme dans un conte, la grande demeure, les nuits silencieuses, le parfum des lilas violets, blancs et roses s'engouffrant dans la fenêtre ouverte ; cela revenait à avoir subi une épreuve du feu puis à être entrés dans un autre monde, enchanté, je ne comprenais pas ce que se disaient les gens autour de moi, aussi bien les parents que lui, mon frère, celui-là même qui deviendrait ton père et qui leur parlait en français, ou que la grande sœur, qui est passée le matin suivant avec son mari et nous a salués comme si notre présence dans la demeure parentale relevait de l'évidence, comme si le truisme voulait que l'on – non pas par amour chrétien du prochain, mais selon les règles très françaises du savoir-vivre en vigueur dans la bonne bourgeoisie, et sans la moindre hésitation – ramène sous son toit les gens qui viennent de détruire sa propre vie, qu'on leur offre le couvert et le logis, qu'on leur nettoie leur linge sale et qu'on les laisse – jusqu'à nouvel ordre – vivre chez soi. Elle

me traitait comme une petite sœur, avec froideur mais confiance, elle avait une manière de me regarder dans les yeux quand elle me serrait la main, à croire qu'elle savait *précisément* comment j'allais, à croire que nous partagions quelque chose, un secret que les parents, les vieux, ne comprenaient pas.

De temps à autre, quand je me lève pour aller à la cuisine, je t'aperçois dans l'entrebâillement de la porte, telle que tu es lorsque nul ne te voit et que tu as ainsi la permission de tout bonnement être, assise les jambes croisées sur ton lit dans ta chambre, le dos rond dans un tee-shirt bleu, ton ordinateur sur les genoux, et je me reconnais alors : les orteils, les mains, le menton, les yeux – mais le regard que tu lèves soudain, si je ne peux m'empêcher d'immobiliser mon mouvement, c'est le sien à lui, ce chaos et ces ténèbres, cette intelligence aussi survoltée que désespérée qui illumine le monde et vous consume.

Il est un instant que j'ai oublié mais que je n'oublierai cependant jamais, au plus profond des flammes, *l'enfer* : il lâche ma main et marche à quatre pattes, d'abord comme un chien, puis il se couche par terre et rampe, cette fois comme un serpent, il avance centimètre par centimètre, au-dessus du seuil de la porte, dans l'entrée, il franchit un nouveau seuil, elle ne le voit pas arriver, elle ne tient compte de rien sinon du feu, ainsi que des choses à l'intérieur de lui, et qu'est-ce qu'on va en faire, de tout son ramassis de choses et de machins, à croire qu'elles

sont nous-mêmes, ces choses qui lui appartiennent, à croire qu'elles nous possèdent, que nous ne sommes PERSONNE sans elles ; il est maintenant devant elle, à ses pieds, sous le feu qui n'a pas encore atteint le sol mais se trouve juste au-dessus de lui, de ses cheveux, dans les choses, le feu les avale, les dévore, le dessus-de-lit, les tapisseries, la commode, le secrétaire, la lampe rencognée à la droite du lit se dresse comme une torche, elle ne tient pas compte de lui, elle a les mains pleines de flammes, qui s'écartent dans son dos, dansantes, on croirait des ailes, c'est une fête, il tend la main par-dessus son pied, du bout des doigts il s'empare du sac à dos qu'il tire sur la moquette entre ses pieds, à la manière d'un poisson mort, d'un cadavre, minable et moche, tel que seul peut l'être un élément de création humaine, centimètre par centimètre, toujours en rampant, maintenant à reculons, tout en souplesse, comme s'il était né pour cet instant-ci, pour cet acte héroïque, puis à travers l'entrée, soudain il se redresse dans un brusque sursaut, franchit à quatre pattes l'autre seuil vers la cage d'escalier, descend les deux premières marches jusqu'à moi, fait rouler le sac à dos un peu plus bas, jusqu'au demi-palier, si bien que les flammes s'éteignent, et aussitôt, tremblant, à cause de quoi ? du choc de chaleur ? de peur ? d'impatience ? ou est-ce de l'euphorie ? il y plonge la main, fouille à l'intérieur et extrait une petite pile de feuilles de papier, non plus blanches et lisses mais aussi jaunâtres que du parchemin gondolé, aux bords et au langage pulvérulents de cendres, le fameux

manuscrit qu'il a écrit jour après jour sur son coin de table, dans sa grotte aussi glacée que la mort et qu'il ne veut perdre *pour rien au monde*.

Je ne veux pas et pourtant je ne peux m'empêcher de voir : cet être à côté de moi dans l'escalier, recroquevillé sur un tas de feuilles à moitié calcinées qu'il a sauvées des flammes, et elle, réduite désormais à une ombre frêle, toujours papillonnant à l'intérieur et en proie aux geignements, tandis qu'il parcourt les feuilles à la va-vite, totalement absorbé par ce qu'il a écrit.

« On ne tue que ceux qu'on aime
les autres on s'en fout
Sinon pourquoi les tuerait-on ? »

Est-ce un être humain, me dis-je, oui, c'est *l'être* humain que j'aime ou que je croyais aimer, mais dont j'étais uniquement amoureuse jusqu'à la folie, c'est l'être humain, il n'a d'yeux pour personne, ni pour moi ni pour elle, son amie française qui est toujours *en vie* juste à côté, à l'intérieur, dans le feu qui mugit et qui rugit et couvre tout le reste, même sa voix, sa voix insonore à présent.

Je ne sais pas pourquoi je te raconte ça, c'est le genre de choses que nul n'a besoin de savoir, et surtout pas un enfant, qu'est-ce qu'on va en faire, de ce *savoir*, c'est déjà suffisamment difficile d'être un être humain.

Dans la matinée, sans doute du deuxième ou du troisième jour, nous sommes partis avec la sœur et son mari, dans leur voiture, là encore carrés sur la banquette arrière comme deux gamins mais cette fois avec la sœur au volant, en direction de l'hôpital situé dans une ville de banlieue à l'autre extrémité de la grande métropole, où nous l'avons vue pour la dernière fois. Derrière du verre. À travers la vitre d'une petite pièce triangulaire, sans meubles ni fenêtres donnant sur l'extérieur ; il n'y avait guère que la porte par laquelle nous sommes entrés et que quelqu'un a refermée derrière nous, deux murs blancs et cette vitre. Nous n'avons pu nous approcher davantage, ni nous ni ses parents. La pièce dans laquelle elle se trouvait était étanche, stérile. Elle était étendue sur un brancard surélevé, le bas du corps et le torse recouverts d'un drap blanc, les mains, les bras et la tête enveloppés dans de la gaze. Comme une momie. La seule chose que nous pouvions voir, au creux de deux ouvertures noires, se résumait aux yeux. Ils étaient ouverts.

Nous ressemblions à des statues de sel, mutiques. Le beau-frère ne le supportait pas, on sentait à quel point il était agité de soubresauts, il nous jetait des coups d'œil à la dérobée, il s'est raclé la gorge. Puis il a dit quelque chose, je n'ai pas compris quoi, sinon que ce n'était ni un discours ni une prière ou une déclaration à laquelle il aurait réfléchi, c'était une étourderie, une plaisanterie. Nous n'avons pas

réagi, ni la sœur ni moi. Donc il a essayé sur ton père – mon Dieu : les hommes peuvent se battre, boire, conquérir le monde ou le dominer, mais l'horreur leur est insoutenable. Peut-être ton père a-t-il cherché à se montrer poli envers lui, toujours est-il qu'il lui a adressé un sourire un peu confus, auquel le beau-frère a répondu par une remarque censée être spirituelle, à la suite de quoi il a prononcé le prénom de la sœur. Elle n'a pas bougé, mais il ne m'a pas échappé qu'elle s'est figée, à cet instant elle haïssait son mari, avec une haine polaire, implacable, comme jamais je n'aurais cru à l'époque qu'on pouvait éprouver envers son prochain. Soudain une porte s'est ouverte derrière la vitre, à l'intérieur, et une infirmière est entrée, tout de blanc vêtue, avec un masque en crêpe vert pâle sur le visage. Elle s'est postée devant le montant du lit, derrière la momie, et nous a regardés. Comme un signe. « Vous êtes prêts ? » Nous sommes demeurés immobiles, même le beau-frère l'a fermée. Là elle s'est penchée en avant et, délicatement, s'est emparée du bras droit qu'elle a soulevé. La momie nous a salués. Et, semblables à quatre automates ou à des égarés totalement impuissants, nous avons levé le bras pour lui rendre son bonjour.

Un jour nous avons pris le métro pour nous rendre à Paris, rien que lui et moi, nous avons bagueaudé dans les rues autour du boulevard Saint-Germain, puis avons pris place au café où Sartre et Beauvoir avaient leurs habitudes, il faisait

gris, frisquet, le vent avait beau secouer la cime des platanes, nous ne pouvions décentement pas rester à l'intérieur : seuls en terrasse sous la banne, nous étions installés sur ces chaises de café parisiennes si caractéristiques, bancales, enduites d'une laque foncée trahissant la patine des années trente, une couverture autour de la taille et sur le bas du corps, avec chacun un livre sur les genoux, regardant dans le vide. Comme il s'est mis à pleuvoir en fin d'après-midi, nous sommes allés au cinéma, une salle minuscule, pas plus grande qu'un salon, où, dans le noir, à côté d'une poignée d'inconnus, nous avons regardé un film dont je ne garde aucun souvenir.

Ça ne pouvait pas durer, la clarté était aussi malade et glauque que de la moisissure, une pièce où le temps est suspendu, où les choses jusqu'à la moindre babiole ainsi que les photographies de la morte dans leur cadre sont indébouloables, où les fenêtres ne s'ouvrent plus, seule la lumière grandit à l'égal de la chancissure et des ongles de la défunte. Le père continuait de nous traiter avec la même politesse feutrée, il était impossible d'affirmer si nous étions des étrangers, des amis de la maison ou des lépreux ; quand il rentrait du bureau, on entendait d'abord leurs voix assourdies dans la cuisine, puis il pénétrait dans le salon et aucune surprise ne se lisait dans son regard qui nous découvrait, il nous invitait à passer à table, la mère nous rejoignait sans nous voir, ce que pas une seule fois elle n'avait pris la peine de faire, elle parlait uniquement quand il

était là, et uniquement à lui, ce qui ne l'empêchait pas de mettre notre couvert, le service blanc, les verres à vin, elle s'asseyait, faisait passer les plats, d'abord la salade, ensuite venait la viande, et enfin un dessert sans fioritures, la Cène française bourgeoise qui chaque soir nous le savions devait être la dernière, mais nous étions paralysés, hors d'état d'agir, *ils* avaient leurs formes, cette bonne éducation guindée à la française, remontant jusqu'au siècle précédant la Révolution, nous étions jeunes et intemporels, venant d'une culture qui elle-même était libre, prête pour n'importe quoi, de quoi tu as envie ? mais incapable de formuler une vie après la mort, nous brisions la baguette, nous buvions le vin, nous coupions une nouvelle tranche de lapin (d'une pâleur épidermique, froid et tremblant dans sa gelée) et nous l'enfourmions dans notre bouche, nous prenions la serviette, blanche et chaque soir repliée, immaculée et luisante de la haine maternelle, et nous nous essuyions les lèvres, nous remercions pour le dîner et nous nous levions de table, nous montions les marches pour rejoindre la chambre et nous nous déshabillions, nous nous couchions côte à côte dans le lit et nous fixions le plafond, infichus de faire la seule chose qu'il nous restait à accomplir dans ce monde : nous mettre debout, ranger nos affaires, franchir la porte et sortir de l'enfer qu'était cet endroit.

Et puis, en sursaut, comme on se réveille d'un rêve, le train s'est mis en mouvement et nous y avons

pris place pour quitter la ville où nous ne reviendrons jamais, nous ne comprenons pas comment c'est possible et pourtant ça l'est bel et bien, il faut que tu le saches, la vie peut être aussi comme ça, sans scrupules et sans justice, pleine d'une soudaine miséricorde. Et, alors que nous sommes silencieux face à face près de la fenêtre dans le compartiment sinon vide et que nous regardons les banlieues défiler sous nos yeux, je sais déjà, mais dans l'instant je ne le dis pas, pas même à lui, seulement quelques semaines plus tard lorsque nous sommes rentrés à la maison et que j'ai fait le test : je suis enceinte.

J'ignore combien de temps elle est restée là-bas. Plusieurs mois, je crois. Derrière la vitre, isolée dans un néant stérile. Plus tard, quelques mois supplémentaires, dans un studio plus ordinaire mais non moins et sans cesse minutieusement désinfecté, où ses parents avaient enfin la permission d'entrer, de la voir (mais pas de la toucher) et de lui parler. Mais à ce moment-là nous nous trouvions depuis longtemps dans un autre monde, et nous étions non plus deux mais trois. Nous aurions dû battre notre coulpe mais nous ne le pouvions pas. Il n'y avait qu'une chose à faire, la plus impensable qui soit : être le plus heureux possible.

II

« Il n'y a pas d'amour
Il n'y a pas d'amour »

En fait il était venu pour en rencontrer une autre, ce dont je ne me suis rendu compte que bien des années après, alors que tout était déjà trop tard. Une actrice ou « performer » ou encore artiste, en tout cas une Norvégienne, assistante de la metteuse en scène danoise. Je l'avais vue pendant les répétitions, elle était belle, rapide, souple, taciturne, sûre d'elle, et elle me rebutait. C'était après la première, dans le courant de la soirée, on était assises par terre, dans le foyer, ma meilleure amie et moi, adossées au bar, on rigolait, tout nous était égal, à commencer par notre apparence, avec nos dents violacées de vin rouge, nos sandales, nos collants filés qui moulaient nos jambes disgracieuses et fuselées sous nos robes. Je savais parfaitement qui il était, nous n'avions jamais échangé une parole mais je l'avais regardé dans les yeux à une occasion, pendant que je m'occupais de la porte, lors d'une lecture de poésie dans un café

en sous-sol du centre. Il était fluet, beau et nerveux, rayonnant ; ses yeux, ils étaient gris-vert. Il m'a souri. Je lui ai souri. Ça a été tout. Et tout à coup, trois ou quatre ans plus tard, il était là, appuyé au comptoir, les yeux baissés vers nous qui les avions levés vers lui et qui ricanions. Il s'est glissé le long du bar, s'est assis à côté de nous, par terre, puis on a discuté, de tout, de n'importe quoi, des gens, en buvant du vin rouge, en ricanant. Oh, il était si jeune, nous étions si jeunes, guère plus âgés que toi aujourd'hui. Et ça s'est produit, ce n'était pas le destin, ce n'était pas le hasard, ça s'est produit, tout bonnement, la vie est comme ça, les choses arrivent. Il ne connaissait personne, hormis donc cette actrice ou performer ou artiste norvégienne, qu'il ne connaissait en fait pas plus que ça pour ne l'avoir rencontrée qu'incidemment mais qu'il espérait retrouver. De mon côté j'avais écrit le libretto, du sien mon amie connaissait le chef opérateur, ou du moins quelqu'un qui le connaissait, et, alors que d'un seul coup la nuit battait son plein, une personne quelconque a demandé si on avait envie de l'accompagner à une après-soirée chez lui, chez le chef opérateur, il habitait à deux pas, au bord des lacs, dans un grand appartement *avec vue*. Nous voilà donc qui nous remettons sur pattes, qui décarrons à moitié chancelantes, et lui qui nous accompagne. Fastoche. Les choses arrivent, inutile de penser à quelque chose ou de vouloir quelque chose, d'imaginer ou d'espérer, il suffit juste de suivre le mouvement. Et c'est ce qu'on a fait, mon amie et moi, avec nos dents violacées et nos coiffures

ravagées, on était jeunes, soûles et désinvoltes, on n'avait pas besoin d'être heureuses. Il marchait à côté de nous, sans chanceler, de temps à autre je me cognais dans lui et il me souriait. Dans l'instant présent d'après nous sommes à l'intérieur de l'appartement, une porte-fenêtre ouverte donne sur un petit balcon où quelqu'un fume, et, comment dire, nous ricanons, puis nous nous mettons à danser. Et si je n'ai jamais su danser, lui savait, il sait danser, il sait à peu près tout faire, il n'a jamais vraiment appris, il a du talent pour faire n'importe quoi, ou alors il se lance, tout simplement, avec sa manière bien à lui, effrénée, attentionnée, fragile, et avec une attention presque inhumaine qui le rend si solaire et si malheureux. Oh, comme je l'aimais. Et comme je l'ai détesté par la suite. Mais pas encore à ce moment-là. Pour l'instant nous dansons uniquement. À intervalles réguliers nous nous enfonçons côte à côte dans un petit canapé, un verre à la main, et nous rions, de rien, des gens, de tout et du reste. Quand soudain nous nous embrassons, je pense « ouh là ! ». Nous rigolons de plus belle, et nous nous apercevons que nous sommes les derniers, il ne reste que notre hôte, il vaque dans le salon, fatigué et ordinaire, toujours de plain-pied dans ce monde que nous avons quitté en trombe, il ramasse les verres et les bouteilles avec des mégots dans le fond, il est une figurine en papier qui se découpe dans la lumière du matin, au-dessus du lac, et derrière lui : la ville avec ses toits et ses flèches. Et nous nous levons sans nous douter de rien, et nous n'emportons rien car nous n'avons rien

ni rien de prévu, et nous marchons dans l'aube le long des lacs, et nous continuons de marcher le long de l'avenue Gammel Kongevej pendant que le soleil se lève, que la ville se réveille lentement dans un tintamarre, que les dernières viandes soûles vacillent et retombent dans le calme. Et, aux confins, « là où Frederiksberg est à la dernière extrémité », j'ouvre la porte et nous entrons dans la cage d'escalier dont la résonance bourgeoise répercute l'écho de nos rires tardifs et bien trop précoces à la fois, je prends sa main et le guide en haut des marches jusqu'à la porte sur laquelle figurent mon nom et celui d'un autre homme, nous le voyons tous les deux mais feignons de ne pas le voir, j'ouvre la porte et nous entrons dans le couloir tout en longueur dont la résonance a elle aussi la permission de répercuter l'écho de nos trébuchements et de nos chaussures, nous nous en débarrassons chacun avec une main appuyée contre le mur. Nous sommes étendus dans mon lit qui remplit la totalité de la petite chambre donnant sur la cour, le monde est encore silencieux et lumineux, il n'y a personne d'autre que nous. Et il est si fluet mais non moins masculin, avec la manière qu'ont ses mains de se refermer sur mes bras, de se coller sur mes seins recouverts du soutien-gorge noir, et brusquement je déborde, je dois me lever, je cours dans le couloir jusqu'à la salle de bains, je m'assieds sur les toilettes, je ferme les yeux, je souris pendant que l'urine écume dans la cuvette, je m'entends soupirer, je tire trois fois trop de papier toilette, je plie les feuilles de traviole, je m'essuie, je me regarde

dans la glace, je glousse, je retraverse le couloir en courant pendant que mes mains tâtonnent dans mon dos pour défaire le soutien-gorge, je le retire, je le balance, je me laisse tomber. Puis nous faisons l'amour, c'est prodigieusement bon et fabuleusement mauvais, ça n'a rien d'une baise, et c'est la première fois qu'il le fait, aller chez une fille qu'il vient juste de rencontrer, mais il ne le dit pas.

« Oh. »

C'est un peu court, je le sais bien, mais comment dire ? Ce n'est rien, et c'est plus grand que toute autre chose. C'est un miracle, et d'un genre qui advient. Je pourrais te dire ce qu'il portait, sauf qu'il ne le porte plus ; nous sommes nus à présent, et dépourvus de mots. Un peu après nous nous endormons. Et nous nous réveillons, la journée est bien sinon très entamée, nous ouvrons les yeux et la voyons s'estomper dans la grisaille comme le promeneur dans la peinture *Matin d'automne sur le lac Sortedam* de Christen Købke, mais vu de derrière, il est en train de disparaître, le jour que nous n'avons jamais réussi à voir. Et quand bien même, nous n'avons rien de prévu, ni dans l'instant ni dans l'absolu. C'est comme ça.

En début de soirée, mon père et sa nouvelle femme ont sonné à la porte, je suis allée ouvrir, il était derrière moi, ils l'ont vu, et ils avaient l'air un peu surpris, mais ils n'ont rien dit. J'avais fait des pâtes au saumon avec de la sauce à la crème, ce que je faisais

toujours, chaque fois que j'avais des invités je faisais des pâtes au saumon avec de la sauce à la crème, et ton père, pas encore mon amoureux à l'époque mais un homme parmi des millions dans cette ville, une rencontre de hasard mais déjà l'homme de ma vie, mangeait mes pâtes au saumon avec de la sauce à la crème, même s'il n'aimait ni les pâtes ni la sauce ni la crème, ce qu'il n'a pas indiqué, ni alors ni les dix autres fois où j'ai servi des pâtes au saumon avec de la sauce à la crème, il était plein d'égards et à l'écoute, nous avions tous les quatre pris place autour de la table, nous mangions et buvions un verre de vin dans la lueur des bougies, c'était fragile et décontracté, et un jour il deviendrait ton père.

L'amour est dans le temps, dans le quotidien, dans le souci de l'autre, dans les mouvements qui se répètent, dans l'ennui et les routines, et il est malgré tout. Le coup de foudre est en dehors du temps, il l'abolit, il est un instant présent en perpétuelle expansion lumineuse. Il est fébrile et à bout de souffle, il brûle, il est « hors de moi », il est incompréhensible et dévorateur, il est contraint de mourir. « Sinon je meurs. » Sinon nous mourons. Voilà comment il est, le coup de foudre amoureux, il pousse les gens à la folie, il peut se transformer en n'importe quoi, ce qu'il fait n'importe quand, et toujours avant que vous ne le devinez. La haine. La destruction. La jalousie. La folie. Le désespoir. La perversion. Le suicide. Le sexe. Il vous tue et vous n'en survivrez pas, lui non plus d'ailleurs. Et Dieu merci.